Document generated on 07/18/2025 4:22 p.m.

Entrevous
Revue d'arts littéraires

Primus tempus (illustré par l'auteure)

Monique Pagé

Number 7, 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88464ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pagé, M. (2018). Primus tempus (illustré par l'auteure). *Entrevous*, (7), 42–45.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

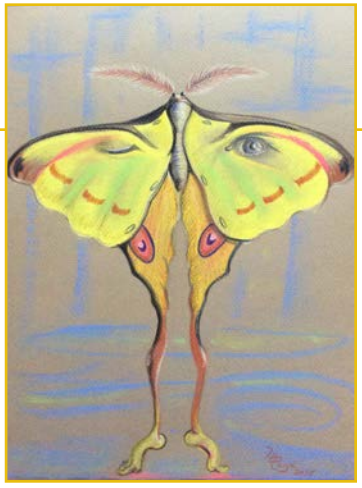
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Monique Pagé
Primus tempus



Monique Pagé
dessin au pastel sec
papier Canson, 9 x 12 po

1er mouvement

Aux valses du monde, les humains accolent des mots. Expression de notre reconnaissance ? J'aime le croire.

Ainsi, dès que l'hiver se cristallise autour de la vie, les mots blancheur et apaisement se déposent lentement en moi.

La saison suivante soulève une à une les lettres r-e-t-o-u-r. Un tour à nouveau, un cycle, un mouvement. Une suite en « re » : renaissance, reverdissement, renouvèlement des nids et des champs, reprise des rituels de mise en forme. Les oiseaux migrateurs, les insectes et même la santé reviennent. Ou s'apprêtent à revenir, car il y a un moment d'hésitation entre l'*hibernum* et le *primus tempus*. Quand la débâcle guette la date propice pour balancer par-dessus bord ce que l'embâcle accumule. Quand les rugissements de la rivière préludent à la reconquête des lignes du rivage.

Mars entamé, l'air s'allège. La boue apparait sous le ruissèlement des derniers bancs de neige, mais une gifle météo pourrait tout ensevelir sous des centimètres de neige, nouvelle éclipse de nos fragiles repères.

Puis, un matin ou un après-midi, une masse d'air chaud s'impose sur le territoire. Une tiédeur s'élève du sol dans un brouillard blanchâtre, spectre de l'hiver déchu. Une brise chaude lèche nos visages et nos cous libérés des foulards. Enfin, le printemps ! dit-on d'un bout à l'autre du pays. Nous nous reconnectons aux autres vies.

La sève monte. Un léger roussissement au bout des ramilles annonce les premières vibrations sous les écailles des bourgeons. L'éclosion ne saurait tarder. De jour en jour, nous surveillons les mutations de la vie, les craquements dans l'humus.

tu frissonnes
entre les molécules de l'air en transe
soudain ça te prend
tu cours
tu t'ouvres
dans la nouvelle saison

L'odeur de la boue se répand. Les ruisseaux rugissent dans leur lit.

basculer
haleter d'impatience
se dissoudre dans l'odeur de la terre vivante

Le printemps explose. Les feuilles se débrident. Les chants des oiseaux migrateurs jaillissent du paysage. Crocus, souris et hiboux s'étirent pleinement.

Les enfants font clapoter leurs bottes dans le jus printanier, les doigts refusent les mitaines et les nez coulent.

Des golfeurs astiquent leurs bâtons, rêvent d'un meilleur score cette année. Des cyclistes graissent leurs dérailleurs.

Les fourmis ressortent de leurs tunnels. Nous voilà à nouveau en concurrence territoriale.

L'aube récolte les verts, les bleus et le ronflement d'un ruisseau pour les entremêler aux jaunes, aux rouges et aux bourdonnements déversés par le jour. Les couleurs fusent, le crépuscule tarde.

Et moi, spécimen nordique, j'ai si hâte de m'évader de ma tanière emportant salades, fleurs et vin jusqu'à la table du patio. Notre maison prendra les dimensions du terrain. Bientôt, une clé des champs au cœur, sur nos vélos, nous défierons l'horaire pour aller cueillir une branche de saule.

première saison saison première
l'eau chemine dans la moindre fissure
nos cellules babillent entre elles

2E MOUVEMENT

Primus tempus, quatre-vingt-trois printemps, se dit la vieille dame aux dix mille ridules. J'ai traversé l'hiver sans tomber. Les vies émergent de la dormance. Je me reconnecte à elles. Je vois bien vos regards émus de me découvrir debout sur une seule jambe.

Moi, petite oie ballotée par le va-et-vient des saisons, je reprends mon envol. J'irai clamer que la jeunesse n'a pas d'âge, que sous ma peau tannée le désir pétille. Je sourirai à tout vent. J'irai faire semblant que le gout de vivre ne meurt pas. Surtout que personne n'en doute.

Je suis une oie, un volatile réclamé par la rôtissoire de l'été. Enfin. Enfin, mon dernier *primus tempus*.

3E MOUVEMENT

Signal donné : une vague d'air tiède. Départ hâtif ou tardif ? Ou de plus en plus raté, car cette tiédeur se ressent désormais aussi bien en janvier qu'en mars ! Tricherie du temps.

Décompte amorcé par une vibration singulière quand le souffle de l'air exhale une odeur de fibres mouillées, quand j'en ai assez de la retraite.

Le printemps ou les printemps ? Ceux que je ne connaitrai jamais, ceux dont le souvenir réverbère une flamme en moi.

Durée mesurée par un sablier de minuscules pièces de casse-tête qui tombent une à une : deux degrés en plus, un degré en moins, un nouveau cri d'oiseau, une volée de bernaches. Une conversation avec le voisin : ça fait des mois, n'est-ce pas !

Une pièce par jour jusqu'au mirage terni par la verdure molle et sale, les débris à perte de vue, mes pneus qui sonnent faux sur l'asphalte.

Le printemps : je n'ai d'autres choix que d'ouvrir mon col et de me relever les manches, je sens déjà la chaleur perler sur mon front.

4E MOUVEMENT

Monique Pagé
technique mixte :
acrylique et
coton à fromage,
carton Bainbridge
21 x 13,5 po

Le merle d'Amérique, la tourterelle triste. De retour. Comme si de rien n'était. Mais le concept même du printemps lévite, il me semble, au-dessus du sens commun.

Le renouveau printanier, cet élan vers la béatitude nie l'évidence. Je vieillis, tu vieillis, il vieillit... ce verbe s'accorde au passé, au présent, au futur, jamais au conditionnel.

Je vieillis, tu vieillis, il pourrit, nous nous effaçons, vous n'êtes plus là, ils ne se souviennent pas de nous.

Année après année, la mort dépose sa matière sur la terre. Une litière s'accumule, se transforme lentement en terre humide. L'existence s'en remet au couple infernal : la mort digère la vie, la vie se nourrit de la mort. Les pousses de mai jaillissent, amnésiques, des sols séculaires et de l'eau préhistorique.

En moi, une vie singulière cherche une fissure vers la lumière. Peu à peu je me déleste de ma mémoire épisodique. Où en étais-je déjà ?

Ah oui ! Je mangeais un caillou par jour espérant devenir montagne. Je voulais résister au temps.

J'entre au cœur de l'illusion printanière, je nage dans la boue froide d'avril. Bientôt, je me terrerai dans les recoins sombres de l'été, en attendant le vent d'automne qui me portera sous le linceul de décembre. Puis, j'en émergerai, amalgamée à l'humus du prochain avril. Je vous y pigerai les ingrédients nécessaires à d'autres semences. Jamais plus je ne reviendrai.